



HAL
open science

Points de vue américains sur le langage, de Bloomfield à nos jours

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. Points de vue américains sur le langage, de Bloomfield à nos jours. Congrès du Groupe de Recherche et d'Etudes Nord-Américaines (GRENA), Université de Provence, 1993, Aix-en-Provence, France. pp.11-31. hal-03167332

HAL Id: hal-03167332

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03167332>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POINTS DE VUE AMÉRICAINS SUR LE LANGAGE, DE BLOOMFIELD À NOS JOURS

par Jean-Philippe WATBLED

Université de Provence

L'histoire des idées linguistiques américaines au XX^e siècle est, pour l'auteur de cette communication, profondément marquée au sceau de l'esprit de quelques grands théoriciens du langage. Cette histoire a été tissée par quelques hommes qui ont su se libérer des influences pesantes, et que l'on peut qualifier, sans risque d'hyperbole, de géants de la linguistique.

La liste des grands linguistes modernes (au sens large) nord-américains serait très longue, mais il nous paraît légitime de considérer, si l'on accepte de prendre de la distance et si l'on refuse le sectarisme, que quatre grands noms dominant : Bloomfield, Sapir, Jakobson, et Chomsky. Ceci ne signifie pas que l'on estime secondaire l'apport de savants comme Harris ou Hockett, par exemple, et de bien d'autres, mais d'une part il faut bien opérer une sélection, d'autre part il nous semble certain que Bloomfield et Sapir, les grands "explorateurs" du langage, ont exercé une profonde influence sur plusieurs générations de linguistes, et ont marqué la pensée linguistique avant-guerre, et que Chomsky est à la fois la référence indispensable, même en cette fin de siècle, et l'homme d'une rupture : il y a eu avant Chomsky, il y aura après

Chomsky, et les conséquences de cette rupture sont considérables. Ainsi, que l'on soit "pour" ou "contre" Chomsky, que l'on soit chomskyen déclaré ou adversaire militant de sa théorie, il est impossible de se déterminer sans faire référence, à un moment ou à un autre, à la théorie générative dont il est le père fondateur¹. Entre Bloomfield/Sapir et Chomsky, nous avons choisi de présenter les théories de Jakobson, qui est le lien entre la grande tradition européenne, instaurée par Saussure, et l'histoire proprement américaine. Jakobson, européen d'abord, américain ensuite, esprit universel, permet de ne pas séparer les deux histoires à la fois parallèles et entremêlées, parfois entachées d'incompréhension, de la linguistique européenne et de la linguistique américaine. Enfin, on regrettera, dans une introduction aux grands penseurs de la linguistique, d'avoir à écarter tel ou tel moderne : on songe ici à un sociolinguiste comme Labov, ou à un philosophe du langage comme Searle, et à bien d'autres encore.

Leonard Bloomfield, né en 1887 et mort en 1949, est l'une des grandes figures de la linguistique américaine du XX^e siècle. G. Mounin² écrit à juste titre de Bloomfield :

En linguistique générale il est l'homme d'un seul livre, *Language*, dont l'histoire scientifique est sans doute unique.

Cet ouvrage est une véritable somme : à la fois manuel d'initiation à la linguistique et livre s'adressant au spécialiste, *Language*, paru en 1933, expose l'essentiel des connaissances de l'époque³. De nos jours encore, le linguiste, amateur ou profes-

1. Précisons d'emblée qu'il ne sera pas question ici de Chomsky homme politique, et ce pour plusieurs raisons : tout d'abord, les relations entre ses idées linguistiques et ses idées politiques sont selon nous très indirectes; ensuite, notre sujet est l'idéologie linguistique et non l'idéologie politique; enfin, Chomsky homme politique est en fait plus connu dans les milieux intellectuels peu familiarisés avec la linguistique *stricto sensu*, et nous ne voyons pas quelle contribution nous pourrions apporter.

2. G. Mounin, *La linguistique du XX^e siècle*, 2^e éd. (1972; Paris : PUF, 1975), 114.

3. L. Bloomfield, *Language* (London : George Allen & Unwin Ltd, 1933).

sionnel, débutant ou chevronné, peut tirer profit de sa lecture. L'auteur note le paradoxe suivant, dès le début de l'ouvrage : le langage joue un rôle essentiel dans notre existence, mais la linguistique, prise au sens d'étude scientifique d'étude du langage, en est encore à ses débuts. Cette position, en accord avec la modestie scientifique de Bloomfield, ne l'empêche pas d'exprimer son admiration pour Panini, le grand grammairien indien du IV^e siècle avant notre ère, auteur d'un traité sur le sanskrit. Bloomfield considère ce traité comme l'un des plus grands monuments de l'intelligence humaine. Il est incontestable que Panini est l'un des plus grands linguistes de l'histoire de l'humanité. On peut même sans risque estimer qu'il est le précurseur de la grammaire générative, théorie postérieure à Bloomfield, et dont le père fondateur est Noam Chomsky. Ce point de vue est partagé par d'autres, et notamment par S.D. Joshi et P. Kiparsky⁴ :

We shall try to demonstrate that Panini's grammar possesses both a theoretical content and a contemporary relevance which make it more than just a chapter in the history of linguistics. The grammar includes a generative phonology of a depth and exhaustiveness to which no modern generative phonology has even come close, which is moreover integrated with a fully worked out generative syntax and morphology, in a system of 4000 formalized rules based on very specific and elaborate principles of linguistic description.

Ces lignes, qui datent de 1979, donc d'une époque qui a connu les développements considérables de la grammaire générative, montrent à quel point Bloomfield est un historien lucide de la linguistique. Panini était en fait un modèle pour Bloomfield, comme lui-même sera un modèle pour toute une génération de linguistes américains.

Le maître-livre de Bloomfield n'est pas à l'origine d'une rupture épistémologique, contrairement au Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure en Europe, mais cela n'empêche pas

4. Voir S.D. Joshi and P. Kiparsky, "Siddha and Asiddha in Paninian Phonology". *Current Approaches to Phonological Theory*. Ed. Dinnsen (Bloomington & London : Indiana University Press, 1979), 223.

l'auteur de *Language* de prendre position, lors d'un survol critique des théories linguistiques, sur les modèles historicistes dominants à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Au sujet de Hermann Paul (1846-1921), auteur des *Principles of Linguistic History*, manuel de référence en matière de comparatisme, Bloomfield écrit (*Language*, p. 16) que l'un de ses défauts consiste à négliger l'étude descriptive du langage, et de limiter le champ de son étude au problème du changement linguistique. On ne peut s'empêcher de rapprocher cette critique bloomfieldienne de la position du maître genevois⁵ à l'égard des études diachroniques :

[...] la diachronie n'a pas sa fin en elle-même. On peut dire d'elle ce qu'on a dit du journalisme : elle mène à tout à condition qu'on en sorte.

En ce qui concerne les relations entre Bloomfield et les théories qui lui seront postérieures, on ne peut manquer, pour la méthodologie, de noter que pour lui les seules généralisations utiles dans l'étude du langage sont de nature inductive (*Language*, p. 20). Cette prise de position est bien entendu irréconciliable avec la méthode dite hypothético-déductive de Chomsky, qui construira en réalité plus tard (un peu plus de vingt ans après la parution de *Language*) son modèle théorique contre l'inductivisme et l'empirisme⁶. Cependant, le lecteur est frappé par le sens des nuances de l'auteur de *Language* : quelques lignes plus loin, celui-ci écrit en effet, à propos du problème du changement linguistique, que nous disposons de données suffisantes pour montrer que les processus diachroniques généraux sont identiques dans toutes les langues. C'est pourtant le même linguiste qui nous met en garde contre les conclusions hâtives concernant les universaux du

5. Voir F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris : Payot, 1980), 128.

6. Voir N. Chomsky, *Syntactic Structures* (The Hague, Paris : Mouton, 1957). Dans cet ouvrage, Chomsky expose déjà son idée qu'il est impossible d'élaborer une méthode qui permettrait de construire une grammaire à partir d'un corpus.

langage : telle propriété que nous prenons pour un trait universel pourrait fort bien ne pas être présente dans la langue que nous nous apprêtons à étudier.

Le chapitre 4 de *Language*, qui traite des langues du monde, permet à Bloomfield de bien replacer l'anglais dans une perspective générale, et de rappeler (p. 58) que

History tells us that it came to Britain as the language of invaders [...]

Les migrations diverses sont à l'origine d'une extraordinaire destinée, puisque l'anglais, s'il ne compte pas plus de locuteurs que le chinois, est la langue la plus répandue sur le globe. Pour ce qui est des racines, il appartient à la famille germanique, au sein de laquelle sa place est précisée; la famille germanique fait partie d'une famille plus large, la famille indo-européenne, qui fait elle-même partie d'un vaste ensemble qui compte parmi ses membres la famille finno-ougrienne, les langues bantoues, les langues turques, sino-tibétaines, dravidiennes, malayo-polynésiennes, etc. Parmi les langues malayo-polynésiennes, on note le tagalog, idiome philippin à la syntaxe et à la morphologie d'une extrême complexité, et que Bloomfield a étudié en détail (*Language* compte un nombre important de références au tagalog). Il réserve pour la fin de son chapitre (pp. 71-73) les langues indiennes d'Amérique :

There remains the American continent.

On aborde ainsi l'un des points forts de la linguistique américaine, et l'originalité de Bloomfield (et de Sapir) par rapport à la plupart des linguistes européens : il s'agit de l'intérêt pour les domaines autres que l'indo-européen. L'Amérique, continent nouveau pour les Européens transplantés, mais peuplé d'ethnies anciennes, permet aux grands esprits de se passionner pour le domaine amérindien et, par extension, pour tous les autres domaines. Ainsi, Bloomfield est-il célèbre aussi pour ses études (entre autres) sur le ménomini, qu'il parle. Il applique la méthode des comparatistes spécialistes de l'indo-européen, mais à une

langue dépourvue d'écriture, et il réussit à reconstituer une proto-langue, ancêtre du ménomini moderne⁷.

Le chapitre 5 de *Language*, sur le phonème, permet à Bloomfield de distinguer avec soin point de vue phonétique et point de vue phonologique. A plusieurs reprises, il insiste sur la nécessité du recours au sens en phonologie. Il définit le phonème comme une unité minimale de traits phoniques distinctifs, définition très proche de celle de Jakobson. Ce dernier définit le phonème comme "a bundle of distinctive features". Or, au sujet des traits distinctifs, Bloomfield écrit (p. 79) :

These distinctive features occur in lumps or bundles, each of which we call a phoneme.

La théorie phonologique de Bloomfield a en réalité bien peu à envier à celle du Cercle Linguistique de Prague. C'est dans le chapitre 8 que les différences apparaissent le plus nettement. Après avoir dressé le tableau des phonèmes de l'anglais (p. 129), Bloomfield remarque que de tels paradigmes sont sans pertinence structurelle. Il faut en effet selon lui étudier le rôle que joue chaque phonème au sein de la structure syllabique, i.e. sur l'axe syntagmatique. On connaît les critiques qu'André Martinet et les fonctionnalistes européens formuleront contre ce point de vue, mais on notera néanmoins qu'il est en plein accord avec le regain d'intérêt pour la phonologie syllabique ou prosodique que l'on a pu constater ces dernières années.

Le positivisme de Bloomfield apparaît bien lorsqu'il affirme qu'en bonne méthode l'étude linguistique doit toujours commencer par le son, la face phonique, et non par le sens, la face sémantique. Seul un observateur omniscient pourrait selon lui analyser le sens de façon systématique. Ce primat accordé au signifiant n'entraîne pas un rejet de l'étude sémantique : il s'agit simple-

7. On peut reconstituer une proto-langue non seulement en comparant diverses langues génétiquement reliées, mais aussi en examinant le jeu des alternances morphologiques propres à une langue, alternances qui forment en fait très souvent des résidus synchroniques de changements phonétiques passés.

ment de prudence méthodologique. C'est pour nous le même réalisme qui amène Bloomfield à expliquer (p. 178) pourquoi le mot est une notion importante dans la vision profane du langage, et c'est probablement le même réalisme qui lui fait accorder un statut théorique. Parmi les arguments proprement linguistiques en faveur de l'existence du mot, l'un des plus importants est celui de l'harmonie vocalique, dans des langues comme le turc (p. 181) : en effet, le domaine de cette contrainte phonologique coïncide très exactement, dans la plupart des cas, avec ce qu'on appelle habituellement le mot. Le point de vue bloomfieldien rejoint ici la tradition, comme dans la définition des relations entre syntaxe et morphologie, dans le chapitre 12. Traditionnel également son point de vue sur les verbes modaux tels que *can*, *may*, etc., qu'il considère, à juste titre selon nous, comme défectifs, au niveau morphologique. On sait que pour certains "linguistes" (?) modernes, l'épithète "défectif" est devenue taboue : Bloomfield, qui ne commettait pas l'erreur de confondre syntaxe et morphologie, et qui surtout reconnaissait à la morphologie droit de cité, avait un jugement beaucoup plus sain sur ces questions. C'est toujours son positivisme qui, dans son analyse des grandes catégories linguistiques (genre, nombre, temps, etc.), l'incite à se méfier des parallèles hâtifs entre la dimension strictement linguistique et la dimension cognitive.

En résumé, Bloomfield, pour qui le linguiste, observateur et descripteur doit se garder des préjugés de tous ordres, représente, dans l'histoire de la linguistique américaine, un excellent exemple de rigueur scientifique. On peut, au-delà d'évidentes différences, le rapprocher de F. de Saussure par son désir d'éviter de mêler à la linguistique des considérations qui devraient lui être étrangères. Son positivisme est inséparable de son humilité scientifique : nous en savons trop peu sur les données mentales pour prétendre les intégrer à l'étude linguistique, et toute théorie doit pouvoir résister à l'épreuve des faits.

Edward Sapir (1884-1939) est l'autre grande figure de la linguistique américaine d'avant-guerre. D'origine allemande, il arrive aux États-Unis à l'âge de cinq ans. Il fait toutes ses études, y compris universitaires, à New York. Son intérêt pour le domaine amérindien l'amène à entreprendre de nombreuses études de terrain. Sapir, de ce point de vue, et tout comme Bloomfield, est un véritable professionnel du langage, un explorateur et un découvreur. Sapir, que l'on peut classer comme anthropologue ou ethnologue tout autant que comme linguiste, est l'homme de la rencontre entre deux types de préoccupations : le développement des études descriptives, linguistiques, ethnologiques et anthropologiques sur le monde amérindien, et le développement de la linguistique théorique, développement parallèle sur le vieux continent et aux États-Unis. D'un point de vue bibliographique, on mentionnera l'ouvrage fondamental de Sapir : *Language: An Introduction of the Study of Speech* (New York : Harcourt, Brace & World, 1921), mais aussi, parmi ses nombreux travaux, l'important article intitulé "The Psychological Reality of Phonemes"⁸.

Sapir, dans son étude des parlers indiens, prend conscience de l'importance de la notion de système linguistique, et surtout de la réalité mentale de ce système. Le système phonologique, malgré une base empirique bien établie, observable, est de nature abstraite, et il est mentalement intériorisé par le locuteur. Le même "son" brut n'a pas la même valeur selon la place qu'il occupe dans le système particulier dont il fait partie. Sapir, toujours dans son étude des parlers indiens, prend également conscience du décalage qui peut exister entre la réalité phonique mentale et son support substantiel, enregistrable, et phonétiquement objectif. Un détail phonétique sans importance pour une "oreille" qui décode le flux sonore avec une grille mentale anglophone peut très bien constituer au contraire un trait fondamental dans le système d'une langue indienne. Il importe donc de ne pas confondre l'intention phonétique mentale et la réalité phonétique objective qui

8. La traduction de cet article est accessible au public français. On la trouve dans un recueil de textes de Sapir intitulé *Linguistique* (Paris : Minuit, 1968), 165-86.

est le produit de cette intention. Ces considérations phonologiques nous amènent tout naturellement à mettre l'accent sur le psychologisme ou le mentalisme de Sapir, qui s'oppose en cela aux traditions physicalistes, mécanistes ou instrumentalistes. Il est d'ailleurs incontestable que, de ce point de vue, les philosophies linguistiques de Bloomfield et de Sapir sont très différentes.

Pour illustrer la différence entre son et phonème, Sapir a recours à l'exemple anglais *what's the matter?* Cette expression, en anglais américain, est souvent prononcée avec un /t/ relâché (réalisé en fait comme un simple "flap" alvéolaire), qui ressemble davantage à un /d/. Cependant, selon Sapir, ce qui est senti comme un /d/ si on s'intéresse à la réalité phonétique, reste un /t/ sur le plan fonctionnel, et reste senti comme tel par le sujet parlant. Il importe par conséquent de bien distinguer les variations purement phonétiques de celles qui ont une valeur symbolique, et qui ont statut d'opposition phonématique (cf. les consonnes initiales de *town* et *down*).

Sapir est important dans l'histoire de la linguistique pour son apport dans le domaine du classement des langues. Il est célèbre pour ses propositions en matière de classification typologique des langues, indépendamment du critère des filiations génétiques, critère si cher aux linguistes européens pré-structuralistes. Cette typologie était d'ailleurs une nécessité en Amérique, puisqu'il était souvent impossible de déterminer les filiations génétiques de langues sans support écrit. Ce n'est pas ici le lieu de présenter la théorie typologique de Sapir. Il suffira de préciser que c'est cette théorie qui inspirera la majorité des spécialistes de la question, et on la retrouve exposée dans ses grandes lignes dans la plupart des traités⁹. A titre d'exemple, pour montrer l'importance de Sapir dans ce domaine, l'un des plus passionnants de la linguistique, nous citerons Bernard Comrie¹⁰ :

9. Voir par exemple W. Croft, *Typology and Universals* (Cambridge University Press, 1990), 40-2.

10. Cette citation est extraite de l'ouvrage de B. Comrie, *Language Universals and Linguistic Typology*, 2^e éd. (1981; Oxford : Blackwell, 1989), 55. Comrie y reconnaît sa dette envers Sapir.

The approach to morphological typology adopted here owes much to Sapir (1921), chapter 6 [...].

On ne peut clore un chapitre sur Sapir sans mentionner la (trop ?) célèbre hypothèse dite "hypothèse Sapir-Whorf". Georges Mounin¹¹ exprime en termes clairs ce dont il s'agit :

[...] l'œuvre de Sapir a connu un regain posthume d'actualité sous la forme que lui a donnée "l'hypothèse de Whorf". Il s'agit d'une théorie longuement argumentée par ce dernier [...], selon laquelle toute langue manifeste une analyse du monde extérieur qui lui est spécifique, qui impose au locuteur une façon de voir et d'interpréter ce monde, un véritable prisme à travers lequel il est contraint de voir ce qu'il voit.

Nous ne discuterons pas ici le bien-fondé de cette approche (il s'agit d'un vieux débat, dont les avatars sont légion). Disons simplement ici que pour Sapir, ce sont les habitudes linguistiques qui sont déterminantes : admettre la variation interlinguistique, et admettre que cette variation impose des grilles linguistiques différentes à la même réalité extralinguistique revient en fait à poser l'existence d'une pluralité des mondes culturels, et à dénoncer les dangers de l'ethnocentrisme. Il faut garder à l'esprit que Sapir est un linguiste anthropologue : l'étude du langage n'a d'intérêt que par ce qu'elle révèle sur l'homme; inversement, c'est un anthropologue linguiste : notre vision du monde n'a de sens que parce qu'elle est informée par le langage.

Nous voudrions, pour conclure sur Sapir, insister sur sa modernité : en luttant contre le physicalisme, en dressant des types linguistiques, en cherchant les systèmes sous-jacents, bref dans sa quête de l'abstraction mentale au-delà des données observables, Sapir est résolument moderne. Derrière le bruit de la parole se cache l'intention linguistique : l'homme n'est pas une machine parlante.

Roman Jakobson est une personnalité tout à fait originale dans l'histoire de la linguistique du XX^e siècle. Esprit brillant à qui rien

11. G. Mounin, *La linguistique du XX^e siècle*, 2^e éd. (1972; Paris : PUF, 1975), 92.

de linguistique n'était étranger¹², Jakobson, né à Moscou en 1896 et mort il y a un peu plus d'une décennie (son dernier livre date de 1979), représente à lui seul une sorte de "pont" entre les tendances linguistiques européennes, et plus précisément slaves, et américaines, même s'il ne s'installe aux États-Unis qu'en 1941. À l'âge de dix-huit ans, il est l'un des créateurs du Cercle Linguistique de Moscou (en 1914), dont l'un des centres d'intérêt est le langage poétique; il rencontre alors Maïakovski, et fait partie du mouvement des formalistes russes, qui ont été à l'origine d'une révision totale des théories de la littérature, et dont l'influence sur la critique moderne est cruciale. Le nom de Jakobson est associé, avec celui du grand phonologue Troubetzkoy¹³, à l'une des périodes décisives de la linguistique moderne, celle du Cercle Linguistique de Prague (1928-38). La linguistique, et plus spécialement la phonologie, connaît alors des développements considérables.

Jakobson, qui est juif, se réfugie en 1939 en Scandinavie, avant de gagner les États-Unis en 1941. Sa production témoigne d'un intérêt pour toutes les disciplines linguistiques : pour la linguistique générale, pour la phonologie, pour l'acquisition du langage par l'enfant, la pathologie linguistique (Jakobson conçoit l'aphasie comme révélatrice des fonctionnements psycholinguistiques), et bien entendu le langage poétique, qu'il ne négligera jamais. Jakobson n'est pas l'homme d'une théorie unifiée, ni même d'un maître-livre¹⁴ qui ferait date. Les mots-clés pour qui veut com-

12. Jakobson, paraphrasant Térerence, disait : *Linguista sum : linguistici nihil a me alienum puto*.

13. N.S. Troubetzkoy est l'auteur des célèbres *Grundzüge der Phonetik*, ou Principes de phonologie, ouvrage qu'il a dédié à Jakobson, et qui a été traduit en français à la fin de la Seconde Guerre mondiale par J. Cantineau (Paris : Klincksieck, 1976).

14. En ce qui concerne la bibliographie, on citera, entre autres : *Selected Writings* (The Hague, 1966, 1971, 1979); *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze* (Uppsala, 1941), texte traduit en anglais sous le titre *Child Language, Aphasia, and Phonological Universals* (The Hague, 1968); en collaboration avec G. Fant et M. Halle : *Preliminaries to Speech Analysis* (Cambridge, Mass., 1952); en collaboration avec M. Halle : *Fundamentals of Language* (The Hague, 1956). Divers textes ont été tra-

prendre les idées linguistiques de Jakobson sont, entre autres : la recherche des invariants (relationnels) et des universaux, la recherche des constituants ultimes, des "atomes" du langage, et, surtout, le principe dyadique. La linguistique a sa place dans une vaste anthropologie, et seule la quête des invariants et des universaux permet d'approcher l'essence du langage naturel humain; Jakobson étend le principe de distribution complémentaire au niveau interlinguistique, ce qui lui permet de développer une théorie des traits distinctifs (à base acoustique). Avant de poursuivre, il faut s'arrêter sur les notions de trait distinctif et de distribution complémentaire : les traits distinctifs, qui sont en fait les "constituants ultimes" du langage, sont des propriétés des phonèmes, propriétés qui font que chacun est différent de toutes les autres unités minimales du même système, et qui permettent de les regrouper en classes. Ainsi, le phonème /p/ en anglais est 'labial' (par opposition en /t/, /k/, etc.), 'momentané' (par opposition à /f/), 'non-nasal' (par opposition à /m/), et 'non-voisé' (par opposition à /b/) : on peut définir le phonème /p/ comme la combinaison des traits distinctifs qui viennent d'être énumérés (Jakobson définit le phonème comme "a bundle of distinctive features", reprenant le terme "bundle" à Bloomfield). On dit en linguistique que deux unités sont en distribution complémentaire si elles n'apparaissent jamais dans le même contexte ou environnement : ainsi le 'l' clair et le 'l' sombre en anglais britannique standard apparaissent l'un en début de syllabe, et l'autre en position de noyau syllabique ou en fin de syllabe, ce qui permet de conclure qu'ils sont deux réalisations d'un seul et même phonème noté /l/. Ce principe de distribution complémentaire est normalement appliqué au niveau intralinguistique, i.e. au cours de l'analyse d'une seule et même langue. Or, Jakobson applique ce principe au niveau de la comparaison entre des langues différentes. Un exemple illustrera ce point particulièrement révélateur de la

duits en français et regroupés en deux volumes intitulés *Essais de linguistique générale* (Paris : Minuit, 1963, 1973). Enfin, Jakobson a écrit un livre en collaboration avec Linda Waugh : *The Sound Shape of Language* (Brighton : The Harvester Press, 1979).

méthode jakobsonienne. Dans aucune langue, selon Jakobson, on ne trouve deux des oppositions suivantes : (i) l'opposition entre consonnes pharyngalisées et consonnes non-pharyngalisées, (ii) l'opposition entre consonnes labialisées et consonnes non-labialisées, et (iii) l'opposition entre consonnes dentales et consonnes rétroflexes¹⁵. Ces trois oppositions sont formulées en termes articulatoires, i.e. moteurs. Or, dans les cas de pharyngalisation, labialisation et rétroflexion, on observe un rétrécissement de l'un des orifices du résonateur buccal, qui entraîne, sur le plan acoustique, un abaissement de certains composants de haute fréquence. Les trois oppositions sont en distribution complémentaire si l'on considère l'ensemble des langues, et se laissent réduire à une seule opposition en termes acoustiques : l'opposition entre phonèmes bémolisés et non-bémolisés.

Examinons à présent la question du principe dyadique, ou encore le binarisme "militant" de Jakobson. Il est incontestable qu'il existe, pour tout phonologue, des oppositions binaires dans les langues. Ces oppositions binaires correspondent à ce que Troubetzkoy appelait les oppositions privatives. Ainsi, l'opposition nasal/non-nasal en anglais est privative, et les deux séries de consonnes, nasales et non-nasales, forment ce qu'on appelle une "corrélation". En revanche, d'après Troubetzkoy, d'autres oppositions, telles que les degrés de hauteur vocalique, sont graduelles, et d'autres enfin, telles que l'opposition /p, b/, /t, d/, /k, g/, sont équipollentes. L'opposition est graduelle (i.e. scalaire) si les termes sont caractérisés par différents degrés de la même propriété, et elle est équipollente si les différents termes sont logiquement équivalents, i.e. ne peuvent être considérés ni comme différents degrés d'une même propriété, ni comme possédant ou non, en termes binaires, une propriété donnée. Ainsi, /p, b/ sont des

15. L'opposition pharyngalisé/non-pharyngalisé existe en arabe (les pharyngalisées sont ce que les arabisants appellent "emphatiques"). La pharyngalisation est une contraction du pharynx. Il y a labialisation si le son est produit avec un geste impliquant les lèvres. Une consonne rétroflexe est articulée avec rétraction de la pointe de la langue.

consonnes labiales, /t, d/ sont alvéolaires, et /k, g/ sont vélares. L'originalité de Jakobson consiste en ceci : il postule un binarisme généralisé (en termes acoustiques), appliquant le principe dyadique à toutes les oppositions, qu'elles soient, dans l'analyse de Troubetzkoy, privatives, graduelles, ou équipollentes. Ainsi, les consonnes /p, b/ possèdent les traits distinctifs grave et non-compact; /t, d/ possèdent les traits non-grave et non-compact; /k, g/ possèdent les traits grave et compact. Un phonème est grave ou non-grave (= aigu) selon qu'il y a concentration de l'énergie dans les basses ou hautes fréquences du spectre; il est compact s'il y a concentration d'énergie plus élevée dans une région étroite, centrale du spectre, avec accroissement et expansion dans le temps de la quantité totale d'énergie. Cet exemple montre que pour Jakobson tout se laisse réduire à un nombre limité d'oppositions binaires universelles. Le nombre deux est vraiment le nombre d'or en linguistique. Précisons que le binarisme de Jakobson a valeur ontologique, et non simplement pratique ou méthodologique. Il ne s'agit pas de rendre le modèle simple ou élégant : le binarisme est une réalité linguistique (et même anthropologique) très profonde. C'est une propriété fondamentale et universelle de l'esprit humain, qui fonctionne de manière dyadique :

For the sake of efficiency the perception of the sense-discriminative cues naturally has recourse to the polar differentiators facing the native decoder with a set of bare yes-or-no decisions between any two members of binary oppositions. In this way, the need for maximal simplicity, not only in the scientist's approach, but first and foremost in the daily strategy of the language user, is fulfilled, especially since the number of oppositions in any given language is prefabricated and strictly limited for the apprehension of its speakers and perceivers.

Cette citation, extraite du livre écrit en collaboration avec Linda Waugh¹⁶, est riche de signification, et mériterait de longs commentaires. Les auteurs sont explicites : le binarisme est inscrit dans l'esprit; il est une propriété du langage et de ses utilisateurs,

16. *The Sound Shape of Language* (Brighton : The Harvester Press, 1979), 25.

et non un quelconque artefact du linguiste ou une propriété du modèle d'analyse.

On sait que Jakobson est aussi un fervent avocat de l'interdisciplinarité, et qu'il exploite, dans son étude du langage, un certain nombre d'apports extérieurs à la linguistique. C'est ainsi qu'il exploite la théorie de l'information (1948) lorsqu'il élabore un modèle d'analyse des fonctions du langage dont on connaît l'importance dans le domaine de la poétique. Jakobson commence son analyse en recensant toutes les composantes de l'acte de communication verbal. Un émetteur envoie un message à un destinataire; le message renvoie à un contexte, ou référent; le message suppose un code (la langue), et requiert un contact ou une connexion entre émetteur et destinataire. Les composantes sont donc : l'émetteur, le destinataire, le code, le message, le contexte et le contact. A chacune de ces composantes va correspondre une fonction différente. Dans la mesure où l'on vise un référent, on parlera de fonction référentielle ou dénotative; la fonction expressive est centrée sur l'émetteur; la fonction conative est centrée sur le destinataire, et trouve son expression linguistique grammaticalisée principalement dans l'impératif et le vocatif. On remarquera la relation entre ces trois premières fonctions et la notion de personne grammaticale : la fonction expressive est centrée sur la première personne (le "je" qui énonce); la fonction conative est centrée sur la deuxième personne (le "tu" à qui l'on s'adresse); la fonction référentielle est centrée sur la troisième personne, ou délocuté pur. Tout ce qui sert à établir, maintenir ou interrompre la communication relève de la fonction phatique; la fonction métalinguistique s'exerce lorsque le message, le discours, traite du code : dès que le langage sert à parler du langage, à traiter du langage, la fonction métalinguistique est impliquée (en ce sens, tout discours de linguistique théorique fait en réalité appel à la fonction métalinguistique). Enfin, lorsque le message met l'accent sur lui-même, attire l'attention sur sa propre structure par exemple, c'est la fonction poétique qui est en jeu. Il importe de ne pas confondre la "poésie", qui est un type de dis-

cours, et la poéticité, qui est liée à la fonction poétique : celle-ci peut s'exercer dans un discours que l'on ne classe pas habituellement comme appartenant au genre poétique. Il faut donc distinguer la typologie des discours et le classement des fonctions du langage.

La place nous manque ici pour étudier en détail la théorie jakobsonienne de la fonction poétique, et pour nous livrer à une revue critique. Notre but est simplement de mettre l'accent sur la nécessité qui s'imposait à Jakobson de ne pas séparer les études linguistiques des études littéraires, et sur l'intérêt que représentait à ses yeux l'application des méthodes linguistiques au domaine de la littérature. Il y aurait encore beaucoup à dire ou écrire sur Jakobson, sur l'influence qu'il a exercée dans les domaines les plus divers, tels que l'anthropologie (Lévi-Strauss n'a jamais caché sa dette envers Jakobson) ou la psychanalyse, pour n'en citer que deux. Nous espérons simplement avoir donné une idée de la manière dont cet homme, russe au départ, père fondateur du structuralisme, devient américain, et apporte aux États-Unis toute la richesse des idées développées dans la vieille Europe. En bref, Jakobson est l'homme de tous les carrefours, de tous les croisements, de toutes les rencontres, y compris de la rencontre de deux histoires.

Avec Noam Chomsky, né en 1928, nous arrivons évidemment à la plus grande figure officielle de la linguistique du XX^e siècle, américaine ou non. Chomsky est en effet un phénomène linguistique à l'échelle mondiale qui, paradoxalement, est parfois plus connu des Américains ou des spécialistes d'études américaines comme un homme d'action politique que comme linguiste. C'est le linguiste qui nous intéresse ici.

Chomsky fait entrer la science du langage dans une ère nouvelle, celle de la notoriété, de la semi-médiatisation, de l'hyperthéorisation, mais aussi de la difficulté d'accès pour le profane. Chomsky est l'inventeur de la grammaire générative. Une grammaire est dite générative si la description qu'elle donne de la langue est rigoureuse, explicite et formalisée. Le corpus des

données auxquelles le linguiste a accès ne constitue qu'un sous-ensemble des phrases ou énoncés possibles dans la langue, et la grammaire, pour Chomsky, doit être capable de rendre compte non seulement des énoncés réels effectivement attestés, mais de tous les énoncés potentiels, qui n'existent qu'à l'état virtuel et en nombre infini : une grammaire qui a cette capacité est dite générative. La grammaire générative doit permettre en réalité de distinguer de manière scientifique l'ensemble infini des phrases bien formées de l'ensemble des phrases mal formées. Il faut insister sur le fait banal en apparence que le locuteur qui a intériorisé les règles de la grammaire est capable de produire des phrases en nombre illimité. La tâche du linguiste consiste à construire, dans le cadre d'un modèle hypohético-déductif, un ensemble de règles permettant de construire les structures et de les transformer. Les règles postulées rendent compte de la compétence linguistique du locuteur, compétence qui lui vient d'une faculté de langage innée. La compétence, ou connaissance intuitive que le locuteur a de sa langue, est à distinguer de la performance, ou usage effectif de la langue en situation de communication. La notion de compétence est liée au mentalisme chomskyen, qui voit la science du langage comme une partie de la psychologie générale :

Hence, in the technical sense, linguistic theory is mentalistic, since it is concerned with discovering a mental reality underlying actual behavior. (*Aspects of the Theory of Syntax*, p. 4)

D'un point de vue historique, on peut distinguer plus ou moins arbitrairement plusieurs moments de l'histoire récente où la pensée chomskyenne évolue ou change. Le grand point de départ est sans nul doute 1957, avec la parution de *Syntactic Structures* (The Hague-Paris, Mouton). On ne peut comprendre ce petit livre, qui fera date, que si l'on se souvient de l'idéologie linguistique de l'époque, car la grammaire générative se construit en grande partie contre une certaine tradition, celle de l'empirisme antimentaliste. Les structuralistes post-bloomfieldiens des années 50 avaient recours à la méthode dite distributionnelle, qui consistait essentiellement à définir une unité linguistique par sa dis-

tribution, i.e. par l'ensemble des contextes dans lesquels elle apparaît. Cette méthode privilégie évidemment l'axe syntagmatique, celui de la combinaison des éléments *in praesentia*, aux dépens de l'axe paradigmatique, ou axe de la sélection à chaque point de la chaîne parlée d'une unité entretenant avec les unités non sélectionnées des relations *in absentia*, et constituant avec elles un paradigme. Chomsky examine en 1957, dans *Syntactic Structures*, les limites d'une grammaire purement syntagmatique. Il note, par exemple, qu'il existe en anglais des discontinuités, comme dans *the man has been reading the book*, phrase dans laquelle le verbe HAVE et l'affixe -EN constituent (c'est ce qu'on pense à l'époque) une seule unité, forcément discontinuée; de même; la présence de BE- et celle de l'affixe -ING après READ- sont le résultat d'un seul et même choix. Les vraies unités auxquelles on a affaire, si l'on adopte cette analyse, sont entre autres [HAVE EN] et [BE ING], i.e. des unités discontinuées. Or, les grammaires purement syntagmatiques sont impuissantes à rendre compte de telles discontinuités. De la même façon, les grammaires en question ne peuvent rendre compte de la relation entre les phrases actives et leurs contreparties passives. Chomsky note que si *John admires sincerity* est une phrase grammaticale, alors *sincerity is admired by John* est aussi une phrase grammaticale. En outre, ces deux phrases, qui entretiennent des relations régulières et prévisibles, n'ont pas la même structure apparente (les différences sont évidentes). C'est ainsi que Chomsky est amené à l'hypothèse transformationnelle. On postule plusieurs niveaux structurels là où les grammaires syntagmatiques en postulaient un seul : le niveau initial est le produit des règles dites syntagmatiques; ainsi, pour reprendre l'exemple de la phrase passive, il n'existe pas de règle syntagmatique permettant de produire une phrase à la voix passive : les règles syntagmatiques produisent, génèrent une structure active à un premier niveau. On applique ensuite la transformation dite passive à ce premier niveau structurel, et on obtient une autre structure, qui est le produit de la règle transformationnelle. De la même manière, on pourra rendre compte des cas de discontinuité mentionnés plus

haut : si on part de la structure (partielle) [HAVE EN] + [BE ING] + [READ], et si on considère EN et ING comme des affixes, il suffira d'appliquer à la structure initiale une règle transformationnelle (*affix-hopping*) qui va déplacer les affixes, en les faisant "sauter" derrière l'élément verbal suivant : [HAVE] = [BE + EN] + [READ + ING].

Ce qui précède donne une petite idée de ce qu'était la grammaire générative et transformationnelle de Chomsky à ses débuts. Les développements que la théorie connaîtra plus tard sont considérables, et il n'est pas question de les examiner ici, ni même d'en donner une idée : après l'"ancien testament" de 1957 paraît en 1965 le "nouveau testament", qui a pour titre *Aspects of the Theory of Syntax* (Cambridge, Mass., The MIT Press), et dans lequel Chomsky développe le modèle qu'on appellera la théorie "standard". D'autres écrits suivront, introduisant d'autres modifications plus ou moins importantes au modèle précédent (il sera ainsi question de théorie "standard étendue"). En 1982 paraissent les *Lectures on Government and Binding, The Pisa Lectures* (Foris). Il s'agit d'une série de conférences données en réalité à Pise en 1979, dans lesquelles Chomsky développe sa théorie de la grammaire universelle. Il est impossible de retracer toutes les étapes du développement d'une pensée en constante évolution, toujours dynamique et qui, à chaque époque, élimine ou laisse au bord du chemin, parfois après de dures joutes universitaires, ceux que nous appellerons les représentants de la dissidence. Il faut reconnaître que depuis les années 60 la théorie générativiste a suscité de nombreuses vocations de linguiste, et il arrive régulièrement qu'un disciple ait envie de créer son propre modèle. On a ainsi assisté à un éclatement théorique, une véritable explosion permanente, et il faudrait des milliers et des milliers de pages pour écrire l'histoire des naissances, des développements, et souvent des disparitions, de ces diverses théories, sous-théories ou variantes de théorie, dont la genèse ne mérite pas toujours qu'on s'y intéresse. Précisons que se situer comme "anti-chomskyen" n'a guère de sens en soi : on peut adresser au modèle chomskyen une critique externe, on peut aussi être anti-

chomskyen en adressant une critique interne, i.e. en admettant les principaux postulats et principes théoriques du générativisme, et on peut imaginer différents degrés intermédiaires. On peut être partiellement chomskyen, en reconnaissant au générativisme des vertus fondamentales : la nécessité d'explicitier par la formalisation, la relation entre le modèle et la réalité mentale du locuteur, par exemple, mais en regrettant aussi l'abstractionnisme excessif, sans limites réelles, d'une théorie non contrainte, quoi qu'en disent les chomskyens orthodoxes¹⁷, ainsi qu'une certaine confusion récurrente entre formalisation et explication. Il arrive aussi que quelques anti-chomskyens égarés, souvent eux-mêmes ex-chomskyens désireux de s'émanciper, perdent leur temps, lors d'une communication, lors d'un débat après une communication, dans un article ou, plus dramatiquement dans une thèse, à critiquer les modèles antérieurs (la théorie "standard", par exemple), qui sont à ranger non sans émotion, selon les chomskyens des années 90, dans les tiroirs de la préhistoire du chomskysme.

Il n'est guère possible dans les limites de ce travail de résumer, fût-ce en quelques lignes, l'état actuel de la pensée chomskyenne et le modèle récent des "principes et paramètres", et nous nous permettons de renvoyer le lecteur intéressé à l'excellent exposé de Jacqueline Guéron¹⁸, qui écrit à juste titre (p. 173) :

Nous avons montré comment la grammaire générative a évolué depuis sa première formulation (Chomsky, 1957). Le modèle des "principes et paramètres" en est la forme la plus récente. Le modèle continuera à évoluer.

Nous concluons brièvement ce modeste exposé, que nous n'avons pas voulu trop technique à dessein, en insistant sur l'originalité du chomskysme, véritable phénix dans l'histoire de la linguistique américaine. La nouveauté est bien entendu un perpé-

17. Les structures profondes sont souvent impossibles à "falsifier", et jouent parfois de ce point de vue le même rôle, en linguistique, que la dialectique chez les marxistes ou l'inconscient en psychanalyse.

18. Jacqueline Guéron, "La grammaire générative", in P. Cotte et al., *Les théories de la grammaire anglaise en France* (Paris : Hachette, 1993), 125-75.

tuel dépassement des états antérieurs de la recherche, et ceci n'est pas propre au paradigme chomskyen, mais une chose est cependant assurée : le dynamisme de la théorie chomskyenne lui procure à chaque avancée, à chaque "pulsion" théorique, une nouvelle jeunesse. Après tout, trente-six ans nous séparent de la parution de *Syntactic Structures*, alors que vingt-quatre seulement séparaient cette parution de celle de *Language*, le maître-livre de Bloomfield. G. Mounin écrivait en 1972, dans son ouvrage déjà cité (p. 189), que le chomskysme s'était développé

comme une traînée de poudre, comme un snobisme même [...].

Vingt ans après, on se permettra de penser que c'est un snobisme qui résiste curieusement aux assauts du temps. Cette étonnante faculté de renouvellement est peut-être l'une des originalités profondes de ce qui est aujourd'hui bien autre chose qu'une mode universitaire, mais risque toujours d'être, en raison d'un appareil théorique et formel très complexe, l'apanage d'un cénacle.

